

**Renaissance and Reformation**  
**Renaissance et Réforme**



**Jones-Davies, Margaret et Florence Malhomme, eds. Éloquence et action à la Renaissance.**

Estelle Doudet

Volume 43, numéro 4, automne 2020

Spaces of Power of the Spanish Nobility (1480–1715)  
Les espaces de pouvoir de la noblesse espagnole (1480–1715)

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1076862ar>  
DOI : <https://doi.org/10.33137/rr.v43i4.36419>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Iter Press

ISSN

0034-429X (imprimé)  
2293-7374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Doudet, E. (2020). Compte rendu de [Jones-Davies, Margaret et Florence Malhomme, eds. Éloquence et action à la Renaissance.] *Renaissance and Reformation / Renaissance et Réforme*, 43(4), 311–314.  
<https://doi.org/10.33137/rr.v43i4.36419>

his and his family's struggles post conversion, the competition between artists, his poor health due to the fumes in his workshop, and the animosity of the Jews towards him and his family.

The historical significance of Herzig's book is obvious. Its study of Salamone's life as a Jewish artist makes it a wonderful addition to Italian social history, art history, and Jewish and Christian history. Moreover, Herzig also analyzes the material culture related to apostasy. She focuses on the micro-history of Salomone's life and the incidents that led to his conversion to Christianity. Instead of focusing solely on the religious aspects of conversion, Herzig offers a multilayered research into the lives of early modern artists and the courtiers who employed them. She sheds light on the expectations and realities of Jewish converts as well as the stigma of conversion in the community. Through these analyses, Herzig answers the overarching question of why Salomone converted—and concludes that it was for both protection and financial reasons.

NILAB FEROZAN

McMaster University

<https://doi.org/10.33137/rr.v43i4.36418>

**Jones-Davies, Margaret et Florence Malhomme, éd.s.**

***Éloquence et action à la Renaissance.***

Turnhout : Brepols, 2019. 242 p., 12 ill., ISBN 978-2-503-58320-4 (broché) 60 €.

L'influence croissante du *communicative turn* ces dernières décennies a conduit à un renouveau des études sur l'histoire de la rhétorique. À une approche d'abord théorique, fondée sur l'analyse des traités parus aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, succèdent aujourd'hui des recherches sur les pratiques de l'éloquence, art de la performance. L'intérêt pour l'*actio* s'inscrit dans cette perspective, sans en éviter certaines difficultés ; il est en effet difficile de saisir, tant les témoignages demeurent clairsemés, ce que furent les formes concrètes de la persuasion par la voix, le geste et le corps que mirent en œuvre les orateurs de la Renaissance.

Les onze articles de ce volume proposent un parcours en trois étapes. Ils s'intéressent d'abord à certaines figures d'orateurs, puis à des cas où l'*actio* a pu

être débattue ou mise en échec, et enfin aux rapports de l'éloquence avec les pratiques du chant et du geste performé.

S'intéresser à l'*actio*, la partie de l'art du discours la plus influencée par la personnalité des orateurs et par les circonstances de leur énonciation, invite d'abord à étudier les réflexions que certains d'entre eux ont développées sur la pratique de l'éloquence. L'intitulé du premier volet, « Éloquence et modernité » (p. 27–92), est assez flou à cet égard, mais le rapprochement de William Medley (Guillaume Coatalen) et de Juan Caramuel Lobkowitz (Alicia Oïffer-Bonsel) donne un premier éclairage suggestif. Celui-ci montre en effet les ambiguïtés des discours qui ont tenté de définir l'*actio*, entre reprise de lieux communs chez le juriste anglais et invention d'une grammaire des gestes chez le cistercien espagnol. Le point focal de cette partie reste cependant Érasme, dont sont rappelées la pensée de « l'éloquence agissante » (Blandine Perona) et les remarques sur les langues vernaculaires (Jean-Claude Margolin). À travers Érasme transparaissent les tensions, assez peu soulignées dans les contributions, qui traversent les réflexions sur l'*actio* à la Renaissance. On est ainsi frappé chez lui par la force de la tradition chrétienne, et en particulier par l'influence décisive des débats qui eurent lieu au fil des XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles sur le rôle contradictoire que peut jouer la fiction dans la persuasion. C'est ce dont témoignent notamment l'*Archiloge Sophie* de Jacques Legrand et l'intervention de Jean Gerson dans le débat sur le *Roman de la rose* à propos des personnifications à l'*actio* ambiguë. Une autre tension apparaît dans la relation assez distanciée que le latiniste Érasme a nouée avec les langues modernes, qu'il a envisagées en tant que vecteurs de conversation et non en tant que supports d'éloquence. Cette position le singularise à une époque d'intenses discussions sur la puissance oratoire des langues modernes, notamment de l'italien et du français ; dès lors, il aurait été intéressant de creuser les ambiguïtés de la « modernité » que le titre de cette partie associe à l'éloquence.

Le deuxième volet, « Éloquence et vie publique » (p. 93–136), est sans doute le plus attendu puisqu'il enquête sur la principale visée de l'*actio*, soit l'efficacité qu'elle donne aux discours. L'originalité des contributions qui le composent est d'approcher cette question en étudiant des cas problématiques, à l'instar des attaques du curé ligueur Gentian Hervet contre la fausse *actio* des Réformés (Tatiana Debaggi Baranova) ou des difficultés de la parole publique pour les femmes (Diane Desrosiers), que leur appartenance à la sphère privée condamnent à être des utilisatrices du *sermo*, la conversation

courtoise théorisée dans les manuels de civilité. Mais même lorsque l'orateur est fort d'une légitimité et d'un talent indéniables, comme c'est le cas d'Henri III (excellente étude de Claude La Charité), son *actio* peut être la cause même de l'échec à convaincre tant elle apparaît faussée aux yeux des récepteurs.

L'action oratoire repose en effet sur une alchimie subtile de débit de parole, de hauteur de voix et de pertinence des gestes. La troisième partie, « Éloquence et vie publique » (p. 137–220), se propose d'explorer ces dimensions, en laissant de côté la question du regard rhétorique, récemment étudiée par Francis Goyet. La peinture post-tridentine permet toutefois de réfléchir aux gestes de compassion du prédicateur franciscain et à leur force cognitive (Lauro Magnani). Quant aux inflexions rythmées de la voix de l'orateur, elles se définissent grâce à leur confrontation avec la voix du chanteur, une comparaison qui court de saint Augustin à la pensée musicale espagnole du XVI<sup>e</sup> siècle (Louise Audubert) ; ou avec celles du militaire haranguant ses troupes et du comédien s'adressant au public, comparaisons esquissées entre autres par Politien (Florence Malhomme).

La Renaissance a-t-elle été le temps de l'*actio*? Indéniablement, une importance majeure a alors été donnée à la maîtrise de la performance oratoire, socle d'une communication réussie. Les contributions rassemblées témoignent de cet engouement, mais aussi des ambiguïtés et des tensions que suscite la performance d'un discours. Celles-ci viennent pour une bonne part de la synthèse, de plus en plus affirmée au fil du XVI<sup>e</sup> siècle, entre les traditions antiques et chrétiennes, latines et vernaculaires de l'éloquence. On regrette que le volume n'ait pas analysé de manière plus affirmée la complexité de ces héritages ainsi que la présence contemporaine de questionnements alternatifs sur l'éloquence, dont on a pointé ici quelques exemples. L'introduction de Margaret Jones-Davies semble être symptomatique à cet égard, tant elle insiste sur la rupture entre un « Moyen Âge » chrétien obscur, et donc silencieux, et un XVI<sup>e</sup> siècle qui aurait redécouvert la séduction profane de la voix (après les troubadours au XII<sup>e</sup> siècle), l'efficacité de la parole de persuasion (après l'âge d'or de la prédication au XIII<sup>e</sup> siècle), la puissance de la rhétorique (après les écrivains italiens et français des XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles qui ont fait de l'orateur cicéronien leur idéal) et l'économie attentionnelle que supposent des corps parlant et bougeant (après le premier âge d'or du théâtre européen entre 1430 et 1550). Ce mythe étant largement nuancé aujourd'hui, place est dès lors donnée

à des recherches attentives à l'histoire complexe des pratiques de l'éloquence, dont ce volume offre déjà plusieurs illustrations.

ESTELLE DOUDET

Universités de Lausanne et de Grenoble Alpes

<https://doi.org/10.33137/rr.v43i4.36419>

**Laguna, Ana Maria, and John Beusterien, eds.**

***Goodbye Eros: Recasting Forms and Norms of Love in the Age of Cervantes.***

Toronto: University of Toronto Press, 2020. Pp. 350 + 17 ill. ISBN 978-1-4875-0421-2 (hardcover) \$75.

This welcome collection of essays on the theme of love in the age of Cervantes begins by citing a comment playfully offered in the introduction to *Don Quixote*: “If you write about love, [...] you have Fonseca’s *Del amor de Dios*, which summarizes everything that you or the most ingenious writer might wish to know about the subject” (3). Of course, if we follow Cervantes’s suggestion and consult what Fonseca had to say about love, we discover that the theologian singled out as the authority on spiritual love is not shy about recounting anecdote after anecdote of lustful women seducing men. Fonseca justifies the abundance of sexual material with the rationale that one must fully understand carnal desire in order to resist it. I begin with this observation because it illustrates what is most productive about *Goodbye Eros: Recasting Forms and Norms of Love in the Age of Cervantes*. The essays in this collection look beyond commonly-held assumptions about eros in pre-modernity by reframing Cervantes’s prompt “If you write about love” through a variety of perspectives to offer unexpected discoveries.

John Beusterien and Ana María Laguna’s introduction is an engaging overview of amatory traditions that provides the contextual backdrop for the eleven essays that follow. It likewise gestures to topics that were not explored in detail in the chapters (themes such as women writers’ perspective on love and same-sex desire). This volume is not (nor could it be) an exhaustive exploration, yet the scope and diversity of approaches combined with the nuance with which the authors engage complex topics are impressive at every turn.